



## « Ça s'débat » | Bains publics (2018)

### SYNTHÈSE

« Être voisins à Forest : se croiser, se rencontrer, agir ? »

#### Introduction

« Ça s'débat » est un projet du Centre Vidéo de Bruxelles-CVB, atelier de production de films documentaires et association d'éducation permanente, œuvrant également dans le champ de la Cohésion sociale, pour mettre le cinéma au service de la démocratie. Dans cet esprit, « Ça s'débat » propose à des publics de tous horizons des rencontres et échanges autour des enjeux du vivre ensemble, et ce dans une approche engageante et participative.

Le lundi 1 avril 2019, une projection-débat a eu lieu au Septante-Treize, autour du film « Bains publics » de Kita Bauchet. Près de 65 ans après son inauguration dans les Marolles, les Bains de Bruxelles offrent deux bassins de natation et des douches publiques aux habitants de ce quartier populaire. Des personnes d'âge, d'origine et de classe sociale différentes y trouvent un lieu de ressourcement et d'apaisement. Illustration d'un melting pot où les gens s'entraînent, se lavent, se parlent, se rencontrent. Un film tourné dans l'enceinte de la piscine et de ses environs, où sensations, impressions, situations nourrissent une vision en apparence égalitaire mais qui va se révéler bien plus complexe.

« Le Septante-Treize » est un lieu à Forest facilité par Communa, une association qui rassemble des initiatives et des personnes qui transforment des bâtiments vides en lieux créatifs, solidaires et innovants. La programmation du Septante-Treize est très variée et se renouvelle au fil des rencontres. La seule constante est le fait d'être ouvert sur le quartier et de s'adresser à toutes sortes de personnes, petites et grandes. À l'image des Bains de Bruxelles, l'objectif du débat était de s'interroger sur les lieux de ce quartier à Forest où les habitants peuvent se parler et se rencontrer, dépassant le simple côtoiement. De s'interroger sur les notions de lieu public et de relations de voisinage, et sur comment dépasser les inégalités, s'approprier les lieux de rencontre et de participation.

Le CVB documente les échanges grâce à des synthèses rédigées par des invités externes ou en interne. Le document qui suit a pour objectif d'une part de résumer les principaux traits du débat, et d'autre part de les accompagner d'une analyse personnelle de l'auteur. Ces synthèses permettent une lecture distanciée, et offrent des pistes de réflexions et d'actions pour l'avenir.

#### L'auteur

Joachim Soudan est né à Bruxelles en 1988. Après des études de littérature, durant lesquelles il se passionne pour le théâtre et écrit pour des revues, il entre à l'INSAS et y étudie la réalisation en cinéma. Aujourd'hui, les projets et les rencontres qu'il fait l'amènent à traverser les domaines du cinéma expérimental et documentaire, de l'écriture et de la radio.

## Avant la projection

Afin que les personnes présentes fassent connaissance, une courte animation sous forme de brainstorming collectif est lancée. Spontanément, comment poursuit-on la phrase : « Dans mon quartier, je suis... ».

La cinquantaine de spectateurs réunis pour cette projection-débat, composée d'hommes, de femmes et d'enfants lance ses réponses : Dans mon quartier, je suis « content », « chez moi », « tranquille », « citoyenne », « à vélo », « inquiète », « bien entouré dans un moment difficile », « nouveau », « de passage », « curieux ». Les enfants interviennent également, provoquant des rires bienveillants : « contente », « Anouk », « propriétaire »...

## Échange avec la réalisatrice

Après la projection, il y eu vingt minutes d'échange avec la réalisatrice. Celle-ci prend la parole et définit les bains du centre comme « un espace populaire de rencontre, où, même si chacun a son horaire, son étage, **les rencontres sont possibles** ». Elle explique qu'elle avait une double volonté : celle, d'une part, de parler de la **mixité sociale**, de rendre un hommage au Bruxelles métissé qu'elle aime, et celle, d'autre part, de faire un film sur la précarité. Ayant elle-même eu un moment de vie aux douches des bains du centre, elle raconte qu'elle voulait parler de ce mélange de deux sentiments, celui d'être **exclu de la société** et celui de se sentir à nouveau inclus, de **faire partie d'une communauté**.

Une femme fait un retour sur le film : « Moi j'ai trouvé chouette que ce lieu public soit montré de telle manière qu'on peut imaginer que les utilisateurs se croisent, mais aussi qu'ils se loupent. » La spectatrice continue en reprenant la **notion de curiosité** qui a été énoncée dans le brainstorming initial, et trouve que le film prend le temps de regarder un espace où les choses se dévoilent petit à petit, parce qu'il prend le temps et qu'il est curieux. Elle ajoute : « ce lieu là répond aux besoins différents de gens qui ne se croisent pas ; peut-être qu'un lieu public, c'est ça : quelque chose qui est **capable de répondre aux différents besoins qui se posent pour chacun**. »

La réalisatrice revient sur la question de la mixité et de la rencontre, sur le fait qu'il faut préserver les lieux qui font croisement, précisant bien que **le croisement et la rencontre sont deux choses différentes**, mais que le croisement rend possible la rencontre.

Pour la spectatrice, « c'est peut-être pas grave s'il n'y a que des croisements, du moments que chacun y trouve sa place, que peut-être il ne faut pas espérer qu'il y ait systématiquement des rencontres ».

## Débat mouvant

Après l'échange avec la réalisatrice, le débat mouvant met un certain temps à se mettre en place. Pendant un moment, on ne sait pas qui a décidé de participer et qui est encore là pour échanger avec son voisin de projection qui est peut-être aussi son voisin de quartier. L'échange social spontané des personnes réunies prend un moment plus d'importance que l'animation qui se prépare. Puis, ça se dessine. Au final, une dizaine de personne restera jusqu'au bout du débat, qui durera une heure environ. A l'extérieur, quelques fumeurs, habitants de la maison, voisins, ou amis discutent entre eux. Là aussi se jouait sans doute quelque chose autour du film et de la rencontre, mais nous n'y avons pas assisté.

Le débat mouvant se présente comme suit : l'animatrice propose une affirmation, et les participants se positionnent par rapport à l'affirmation en se plaçant dans la pièce, plus ou moins proches des

pôles « d'accord » ou « pas d'accord ». La parole est ensuite donnée aux uns et aux autres pour expliquer leur position. Les participants peuvent réajuster leur position, bouger dans l'espace, en fonction de ce qu'ils ont entendu.

Dans les explications que donnent les participants, il s'agit plus souvent de définir comment telle ou telle notion a été comprise, et d'expliciter les attentes que chacun a envers l'espace public, plutôt que de défendre des prises de positions contradictoires. Globalement, les participants estiment qu'**il y a moyen d'améliorer l'espace public pour qu'il crée moins d'exclusion et plus de rencontres et de liens, pour que les possibilités de l'utiliser, de se l'approprier, soient plus grandes**. Les spectateurs, et peut-être plus encore les participants du débat mouvant, semblent être des habitants de Saint-Gilles et de Forest impliqués dans la vie publique et se questionnant sur son fonctionnement.

Sauf exception, les participants se répartissent de manière assez équilibrée entre les pôles « d'accord » et « pas d'accord ».

« **Je connais mes voisins.** »

« C'est quoi un voisin ? C'est quoi connaître ? »

« On reconnaît certains visages. » « On demande comment ça va. » « On connaît le voisin du dessous, via les enfants qui jouent ensemble. » « Je me suis occupé de ma voisine et propriétaire quand elle a perdu son mari. » « Mon chat va souvent chez eux, donc je dois aller le récupérer. » « J'ai participé à une activité de quartier, donc je le reconnais comme voisin, mais sinon je ne saurais rien de lui. » « Je connais des gens qui habitent dans mon quartier mais personne dans mon immeuble. » « J'ai des liens parce que j'habite depuis dix ans dans le quartier. »

Les voisins peuvent être les personnes qui habitent à gauche et à droite de la maison, ceux qui habitent dans l'immeuble, la rue, ou le quartier. **Le voisinage est une notion extensible**, ressentie différemment par chacun.

**Se connaître ? Quelle est la nature de ce lien ?** Entre connaître le visage de quelqu'un et construire une relation via une activité commune, toutes les nuances existent. Pour certains, reconnaître un visage, c'est déjà un lien de voisinage, même si c'est celui d'un commerçant du coin. Pour d'autres, il est nécessaire d'avoir des fêtes de quartier, des activités communes, sinon ce n'est pas connaître son voisin, ce n'est que le croiser.

Quelqu'un ajoute : quand les quartiers changent, quand il y a de nouvelles vagues d'habitants, une nouvelle génération, **il faut du temps** pour recréer des liens, une tradition, une identité du quartier. Quelqu'un d'autre explique qu'il ne connaît pas ses voisins parce que le weekend il n'est pas chez lui. Il y a **plusieurs manières d'habiter chez soi** : en restant dans la durée par exemple, ou en étant de passage.

« **Un bon voisin est quelqu'un sur qui on peut compter en cas d'urgence** »

« C'est celui qui arrose les plantes en notre absence. » « Oui mais pas que. » « J'aime pas la notion de « bon voisin ». » « J'aime pas l'idée qu'un voisin doive être utile pour être un bon voisin. » « S'il doit y avoir un critère, c'est celle du respect de l'autre. » « L'entraide, oui, mais au-delà de la question de l'urgence. » « L'entraide soulève plein de question, et il y a plein de raisons qui font qu'on aide ou pas : est-ce que je peux, est-ce que je suis disponible à ce moment-là, est-ce que je suis compétent pour répondre à la demande ou est-ce que ça me dépasse ? » « J'entends bon voisin comme bon ami, c'est un degré au-dessus du simple voisin, mais qui n'implique pas qu'il y ait un

« mauvais voisin ». »

L'animatrice développe : l'urgence permet de nous faire sortir de chez nous, de faire tomber la barrière « j'ai peur de déranger », ou celle qui nous dit « j'ai peur qu'il n'y ait pas d'entente et que le contact soit plutôt source de conflit ».

Une participante enchaîne : « L'urgence ou le besoin. Arrivée à Bruxelles, j'étais seule, personne ne m'attendait, et mes grands amis ont été mes voisins, des frères, une famille. A ce moment-là, le voisinage a répondu à un besoin énorme. »

Après l'activité commune entre voisins et la **nécessité d'une durée**, c'est la situation d'urgence et celle d'avoir des besoins qui ressortent dans la discussion comme des **manières de rencontrer le voisinage**. Si l'**activité commune** nécessite **volonté** et **curiosité**, l'**urgence** et le **besoin** s'imposent à nous et provoquent la rencontre.

« **Nous sommes condamnés à vivre ensemble** »

Tous sont d'accord pour considérer que les hommes doivent vivre ensemble, mais c'est le terme « condamné » qui sera questionné. Certains décident d'en faire un choix personnel, une volonté, d'autres considèrent que la question ne se pose pas, qu'il s'agit d'une condition donnée. Ceux qui sont d'accord disent : C'est la définition même du vivant, de l'être vivant (animal, végétal, humain), c'est sa condition : il vit lié aux autres par une forme d'interdépendance qu'on ne choisit pas. Il n'y a pas d'être vivant seul. Seul ça ne marche pas. Ceux qui ne sont pas d'accord disent : pour moi c'est un choix de vivre avec les hommes, je le choisis.

« **L'espace public favorise les rencontres entre les générations** »

Quand peut-on dire qu'il y a rencontre ? Les différentes interprétations des participants et les différents ressentis vis-à-vis d'un même lieu (par exemple, la place Morichar de Saint-Gilles) révèlent **des attentes et des besoins différents**. Parmi ceux qui sont d'accord, quelqu'un dit : « Si l'espace public, c'est notamment le trottoir, les transports en communs, alors oui. C'est là où j'ai le plus de contact avec des tout-petits, ou avec des personnes âgées, car au quotidien, dans mon travail ou dans ma vie sociale, c'est avec des personnes de mon âge que je vis. Donc l'espace public favorise l'échange, même s'il est minime. » Ceux qui ne sont pas d'accord attendent plus de l'espace public, qui selon eux offre peu de possibilité d'échange, ne semble pas les encourager.

« **L'espace public appartient à tout le monde** »

Alors que jusqu'à présent, les positions étaient plutôt équilibrées, ici une grande majorité se place du côté « pas d'accord ». La personne qui est en accord avec la phrase explicitera qu'elle entend cela de manière théorique. « Par définition, l'espace public est pour tout le monde. Mais tous ne se l'approprient pas. Dans les faits, **il faut se battre**. »

Ceux qui ne sont pas d'accord expliquent qu'il y a des gens qu'**on essaie d'exclure**. A certains endroits, suite à un **processus de gentrification**, des gens ont dû quitter certains espaces publics à présent occupés par d'autres personnes. Il y a aussi des **catégories qui ne sont pas prises en compte** : pour les personnes âgées, pour les poussettes, il n'est pas possible d'aller partout. Ces catégories de la population sont oubliées et invisibilisées du même coup. Il y a aussi des espaces à usage unique. Construire un parking, c'est créer un espace qui appartient aux voitures, et non plus aux gens. C'est la question de la **flexibilité de l'usage du lieu** qui intervient ici : un espace dédié uniquement à un type d'usage exclut par définition d'autres usages qui avaient peut-être cours. Peu de choses spontanées semblent possibles. **L'aménagement urbain** joue là un rôle important (par

exemple, sur ces places rénovées sur lesquelles on ne trouve plus aucun banc).

La question est aussi de savoir si c'est le citoyen, individuellement, collectivement, ou en tant que classe sociale, qui exclut, ou si c'est l'action du politique. Certains citoyens se rassemblent pour faire des pétitions et des demandes qui peuvent être excluantes ou incluantes. D'autres tentent de se rassembler, de créer des rencontres, notamment par l'organisation de fêtes de quartier. Mais sur ces points-là, **l'accessibilité et les barrières administratives jouent également un rôle**. Pour créer un événement, les démarches bureaucratiques sont lourdes, et certaines personnes n'ont pas les capacités de remplir ces démarches.

« **Je me sens acteur des espaces publics de mon quartier, plutôt que simple bénéficiaire** »

Ceux qui se sentent moins acteurs partagent leur envie de l'être plus. Les participants qui jouent un rôle peuvent le faire à titre personnel, ou dans le cadre de leur travail, ou dans le cadre d'un projet. Parfois individuellement, parfois collectivement.

Une personne raconte qu'elle se sent actrice à travers son travail, mais pas à titre personnel. Elle précise que son implication dépend des quartiers qu'elle a habités, des moments de vie, du temps qu'elle a...

Une autre participante illustre son implication personnelle : « J'ai un enfant, c'est un **facteur d'ouverture**. Il me force à ouvrir la porte et à descendre dans la rue. A Forest, certaines choses sont possibles car il y a peu de circulation. J'ai **sorti deux chaises et une table sur le trottoir**, et tous les enfants venaient nous voir, s'arrêtaient, et du coup les adultes aussi. Mais t'as quand même **envie d'être un peu aidée**. Notamment pour la circulation des voitures. Tu peux pas tout faire toute seule. » Quelqu'un d'autre raconte son expérience d'organisation, via son **comité de quartier**, de fête de voisins. Il précise, en revenant sur la question de la lourdeur des demandes administratives, qu'ils ont organisé ça sans rien demander, et que tant qu'il n'y avait pas de problème, personne ne venait les embêter. Il ajoute une proposition : il **faudrait des espaces que tout le monde peut s'approprier sans demander d'autorisation**, comme les anciens espaces d'affichage public, par exemple. Ces deux interventions soulèvent la question du **lien entre action individuelle et relais politique** ou collectif.

Quelqu'un déclare qu'à Forest, il manque d'espaces publics où les milieux et les générations se croisent, et fait la **proposition** qu'il y ait une place publique en plus pour favoriser les rencontres, avec des bancs qui donneraient envie de s'arrêter.

Le débat s'est terminé sur une intervention qui soulignait qu'il était compliqué de délier la question de l'espace public de celle du logement. En effet, le voisinage, on le choisit aussi en fonction du logement dont on a besoin et/ou qu'on peut se permettre, et inversement, on peut choisir un logement en fonction des attentes qu'on a envers le voisinage. Les enjeux du logement et de l'espace public se recoupent en un lieu qui mériterait qu'on s'y attarde.

## **Conclusion personnelle**

De par sa nature d'activité de voisinage, la rencontre-débat n'a pas permis d'entendre les positions des habitants qui ne souhaitent pas s'investir dans des liens de quartier, qui n'en ont pas la volonté ou la curiosité.

Il n'a donc pas non plus été question d'explicitement en quoi ces liens sont souhaitables (au-delà de certains besoins et d'une certaine utilité), puisque cela semblait acquis par tous, ni de chercher une manière de communiquer à ceux qui s'en soucient peu en quoi ils en profiteraient, comment les

rallier à ceux qui souhaitent plus de liens, ou comment leur faire vivre une expérience différente afin qu'eux aussi s'investissent dans l'espace public. La forme du débat mouvant a induit des interventions à titre personnel, où les participants parlaient de leur expérience, et peu des logiques et arguments des absents, de ceux qui préfèrent ignorer les questions liées à la possibilité de rencontre dans l'espace public.

Personne n'a pris la position de dire : je peux vivre seul. Ce qu'un autre public aurait pu faire. N'y a-t-il pas des gens qui se satisfont d'une vie sociale liée à leur milieu et qui n'ont cure de celle liée à leur quartier ? N'y a-t-il pas des gens aujourd'hui qui vivent en ville en ayant la sensation de vivre sans les autres, de manière indépendante ? N'y a-t-il pas aussi des gens qui choisissent de s'éloigner tant que possible de la communauté des hommes, ou au contraire d'essayer de la contrôler ou de l'homogénéiser ? Même si l'on a pu prendre conscience que les participants avaient des attentes différentes, liées à leurs besoins sociaux ou à leur vision politique du vivre-ensemble, le débat ne fut pas contradictoire au point d'entendre les arguments de ceux qui se satisfont du statu-quo.

On peut noter, tout à fait par ailleurs, qu'une plus faible proportion d'hommes a participé au débat (20%) par rapport à la projection (40%). S'il serait abusif de tirer de véritables conclusions à partir d'un si faible échantillonnage, on se permettra néanmoins de rappeler que nous vivons dans une société où les rôles sont encore bien souvent genrés et que, dans ce cadre, le relationnel est plus souvent dévolu à la femme tandis que l'homme aurait un rôle lié à l'action. On peut se demander si la question de la rencontre dans l'espace public et des relations de voisinage ne serait pas plus portée par une catégorie de la population qu'une autre (au-delà de la question du genre, celle de l'âge, celle aussi, du travail, ou de la classe sociale). Et si oui, pourquoi ? Quelle conclusion en tirer ? Est-ce que l'homme travailleur adulte ne se soucie pas, ou moins, de l'espace public, parce qu'il n'éprouve envers lui aucun besoin ? Ou est-ce qu'au contraire il ne veut pas entendre parler de changement puisque l'espace public est déjà modelé selon ses besoins à lui ?

Mais, pour revenir sur le débat qui a eu lieu, nous pouvons conclure en soulignant deux aspects. En premier lieu, rappelons que la discussion a permis de mettre en lumière une série de notions essentielles liées à la question « Est-ce que l'espace public rend la rencontre possible ? ». De lancer des pistes de réflexion sur ce qui y contribue (activité commune, lieu de croisement, urgence, besoin, lutte, curiosité, volonté, durée, accessibilité, appropriation, autorisation, usages spontanés, sentiment d'appartenance, relais collectif, comité de quartier) et sur ce qui empêche ou empêcherait (gentrification, aménagement urbain, indifférence, barrières d'accès bureaucratique et barrières psychologiques, espaces à usage unique, sentiment d'exclusion, manque de relais collectif ou d'aide institutionnelle).

Et en second lieu, notons que le débat a joué un rôle au sein même de la question qu'il soulevait. De notre point de vue, tous les participants du débat auraient pu répondre qu'ils étaient (un peu) acteurs dans leur quartier, simplement de par leur participation à cette activité commune, et de par leur curiosité. Les gens qui se sont croisés ce soir-là se recroiseront peut-être. Des numéros de téléphones furent échangés après le débat. Des projets et des idées ont été formulés après coup, de manière moins cadré, mais plus ciblé. Bref, les gens qui se sont vus ici n'ont pas fait que se croiser, ils ont commencé à tisser des liens. Peut-être pour prolonger la réflexion ailleurs, à un autre moment, peut-être aussi pour mettre en mouvement certaines des propositions concrètes évoquées, ou, tout simplement, pour se croiser dans la rue et se reconnaître comme voisins.